



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

56 | 2018

Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale

Introduction. Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale

Vanessa Caru et Fabrice Bensimon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5423>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 7-15

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Vanessa Caru et Fabrice Bensimon, « Introduction. Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 56 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5423>

Tous droits réservés

VANESSA CARU
FABRICE BENSIMON

Introduction.

Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale

Si la *Revue d'Histoire du XIX^e siècle* a récemment élargi son champ à l'histoire coloniale, ses publications s'étaient toutefois limitées à l'empire français, avec notamment un numéro dédié à « L'Algérie au XIX^e siècle »¹. Le présent dossier est donc l'occasion de réexaminer à nouveaux frais, et avec des horizons élargis, les questions que la colonisation pose aux historiens et historiennes. L'exercice de composer un numéro sur le XIX^e siècle en Inde n'était cependant pas sans poser problème, tant cette périodisation est issue de l'historiographie dédiée aux mondes occidentaux. Si le découpage hérité de l'histoire coloniale qui traitait comme un continuum les deux siècles et demi de l'histoire de *l'East India Company* a été depuis longtemps remis en question et que les historiens et historiennes s'accordent ainsi à considérer que les guerres de 1798-1818 marquent la fin de l'Ancien Régime², elles/ils ne proposent pas, cependant, pour autant de considérer un XIX^e siècle indien qui s'étendrait de 1818 au début de la Première Guerre mondiale. Un rapide tour d'horizon des grandes synthèses historiographiques produites montre ainsi que la césure marquée par la Grande Rébellion de 1857-58 et ses suites emporte un assentiment général. Certaines contributions de ce numéro adoptent par conséquent des chronologies alternatives, comme par exemple l'article d'Anne-Julie Etter qui fait débiter sa réflexion aux années 1770. Le XIX^e siècle peut toutefois être considéré comme la période où le colonialisme britannique en Inde acquiert ses caractéristiques principales, entraînant un certain nombre de reconfigurations sociales.

L'intérêt qui s'est développé ces dernières décennies pour les études post-coloniales a contribué à faire connaître dans l'espace francophone un certain nombre de travaux de chercheurs et chercheuses indiennes. La contribution

1. Dossier coordonné par Hélène Blais, Claire Fredj et Emmanuelle Saada et publié en 2010 dans le n° 41 de la revue : <http://journals.openedition.org/rh19/4033>.

2. Dirk Kolff, "The End of An Ancien Régime: Colonial War in India, 1798-1818", in Jaap A. De Moor and Henk L. Wesseling. (eds), *Imperialism and War, Essays on Colonial Wars in Asia and Africa*, Leiden, Brill, 1989, p. 22-49.

des intellectuels et intellectuelles issues du sous-continent à ce courant a été importante, particulièrement du fait du tournant pris, au début des années 1990, par un des collectifs les plus dynamiques de l'historiographie indienne des années 1980, regroupé autour de la publication de la série des *Subaltern Studies*³. Une partie des subalternistes choisit en effet alors d'abandonner le programme initial d'histoire sociale radicale pour déplacer l'analyse vers le champ culturel, passant de l'étude du rapport entre élites et subalternes à celle du rapport entre modernité occidentale et culture indigène⁴.

Depuis la première traduction, en 1988, de l'introduction d'un des ouvrages majeurs de Ranajit Guha, l'initiateur de la série des *Subaltern Studies*, à l'initiative de Roland Lardinois, et le premier recueil d'articles dirigé par l'historien Mamadou Diouf paru en 1999⁵, traductions et publications se sont ainsi multipliées⁶. Si les figures les plus marquantes des études postcoloniales ont été privilégiées, certains travaux de la première phase des *Subaltern Studies* ont aussi fait l'objet d'attention, comme en témoigne la traduction récente, publiée par la revue *Tracés*, de ce qui peut être considéré comme le texte programmatique du groupe⁷.

Ces deux grands pans des études récentes sur l'Inde ne sont pas absents du dossier que nous proposons aujourd'hui, composé à la fois d'un entretien, de deux articles inédits, de deux traductions de travaux publiés initialement en anglais et d'un essai historiographique. L'entretien mené avec l'historienne Tanika Sarkar est ainsi l'occasion de revenir sur les remises en cause et les changements qu'ont introduits dans le champ de l'historiographie indienne, à partir des années 1980, les travaux du groupe des subalternistes et plus globalement du courant de l'«histoire par le bas» (*history from below*). Elle évoque plus particulièrement une des conséquences qui en découlèrent, à savoir l'essor des études sur le genre. Outre l'attention désormais portée à l'histoire des dominé-e-s, le contexte politique de la fin des années 1980,

3. Pour une introduction synthétique aux travaux de ce groupe en français, cf. Isabelle Merle, «Les *Subaltern Studies*, retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale», *Genèses*, n° 56, 2004, p. 131-47.

4. Sur ce tournant, voir l'éclairante synthèse rédigée par Jacques Pouchepadass, «Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité», *L'Homme*, n° 156, 2000, p. 161-86.

5. Il est intéressant de noter que les premières initiatives sont venues d'un sociologue spécialiste de l'Inde et d'un historien de l'Afrique : Roland Lardinois [dir.], *Miroir de l'Inde. Études indiennes en sciences sociales*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1988 ; Mamadou Diouf, *L'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés post-coloniales*, Paris, Karthala-Sephis, 1999.

6. Celles-ci ont notamment été le fait des Éditions Amsterdam : Partha Chatterjee, *Politique des gouvernés*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 ; Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 ; Gayatri Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 ; ou encore Joël Cabalion et Fabrice Flipo [dir.], *L'Inde des sciences sociales*, Paris, Aux Forges de Vulcain, 2017. Un nouveau recueil de textes issus de la série des *Subaltern Studies* est en préparation pour 2018 : *Subaltern Studies, une anthologie*, Paris, Éditions de l'Asymétrie, à paraître, 2018.

7. «Quelques questions concernant l'historiographie de l'Inde coloniale», texte de Ranajit Guha traduit de l'anglais par Lise Guilhamon et introduit par Vanessa Caru, *Tracés*, n° 30, 2016, p. 189-201, <https://traces.revues.org/6478>, consulté le 7 décembre 2017.

marqué par l'influence croissante du courant de l'extrême droite hindoue, poussa un groupe d'historiennes féministes de gauche à se pencher sur les racines de mouvement et sur la manière dont, à la fin du XIX^e siècle, la question du genre fut utilisée pour forger le nationalisme culturel hindou.

Quant à l'article d'Anne-Julie Etter, il s'inscrit – par le biais d'une étude sur l'histoire du développement de l'antiquariat et de l'archéologie en Inde – dans l'un des champs historiographiques les plus dynamiques de ces dernières décennies, dont le développement a été largement stimulé par les travaux du courant postcolonial et en particulier par les réflexions d'Edward Said sur les liens entre savoir et pouvoir en contexte impérial. Dans ce domaine, certaines études dédiées à l'Inde ont connu une large diffusion, au-delà des seuls spécialistes de l'Asie du Sud. C'est le cas tout particulièrement des travaux de Christopher Bayly qui ont souligné combien les productions des orientalistes étaient dépendantes du travail des lettrés et des traducteurs indigènes. Ces analyses ont durablement influencé les recherches mises en œuvre sur d'autres espaces coloniaux⁸.

Ce dossier cherche par ailleurs à offrir à un public francophone un aperçu sur trois champs moins connus et qui ont vu, ces dernières décennies, d'importants renouvellements : les études rurales, l'histoire économique et l'histoire du travail en situation coloniale⁹.

Ainsi, la traduction de l'article, initialement paru dans le *Journal of Agrarian Change* en 2005, de David Arnold donne à voir les évolutions historiographiques qui ont affecté l'important champ des études sur les mondes ruraux. Le texte s'ouvre et se clôt sur l'évocation des travaux de Ranajit Guha sur les modifications introduites par les Britanniques dans les structures agraires. Les décennies 1960-1980 ont vu en effet une production prolifique sur ces questions, notamment dans la veine des *Peasant Studies* des années 1970. Arnold lui-même, qui fut un des contributeurs de la série des *Subaltern Studies*, a publié au début des années 1980 plusieurs articles sur les formes prises par les mobilisations paysannes¹⁰. Le déclin de ce type d'études a été plus lent en Inde que dans d'autres espaces, du fait de l'importance des questions agricoles dans la vie politique et sociale. Les nouvelles préoccupations qui virent le jour concernant les questions environnementales et surtout l'essor au tournant des années 1970-1980 de mouvements de paysans

8. Christopher Bayly, *Empire and Information. Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*, Cambridge, New Delhi, Cambridge University Press, 1999. Sur l'influence des travaux de C. Bayly, cf. Saul Dubow, "Introduction", in Saul Dubow (ed.), *The Rise and Fall of Modern Empires*, volume 2, *Colonial Knowledges*, Farnham (Royaume-Uni), Burlington (Vermont), Ashgate, 2013.

9. La synthèse récente publiée par Sumit Sarkar fait une mise au point utile sur ces évolutions historiographiques : Sumit Sarkar, *Modern Times, India 1880s-1950s*, New Delhi, Permanent Black, 2014.

10. David Arnold, "Rebellious Hillmen: the Gudem-Rampa Risings, 1839-1924", in Ranajit Guha (ed.), *Subaltern Studies I, Writings on South Asia History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1982 et "Famine in Peasant Consciousness and Peasant Action: Madras, 1876-8", in Ranajit Guha (ed.), *Subaltern Studies III*, New Delhi, Oxford University Press, 1984.

et d'adivasis, comme les mouvements chipko et Narmada Bachao Andolan¹¹, sur la question des droits forestiers et des communs ont stimulé l'émergence d'une nouvelle sous-discipline, l'histoire environnementale¹². Celle-ci reste en Inde, du fait de ce contexte, très liée au champ des études rurales et paysannes. Arnold rend grâce à « cette critique environnementale du régime colonial », devenue selon lui « aussi influente que l'étaient jadis les interprétations fondées sur l'économie politique ». Mais la contribution présentée ici s'inscrit plutôt dans les réflexions menées sur le bilan économique de la période coloniale. Au travers d'une étude de cas centrée sur *l'Agricultural and Horticultural Society*, l'auteur cherche à évaluer l'impact que la théorie de « l'amélioration » a réellement eu sur l'agriculture paysanne, avant les grands bouleversements que furent l'arrivée du chemin de fer et la construction d'infrastructures d'irrigation à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle.

L'histoire économique compte en effet parmi les champs les plus actifs en Inde aujourd'hui, là où les discussions sont les plus vives et non sans rappeler, par certains aspects, celles qui animèrent les réflexions sur le bilan économique de l'empire français¹³. La spécificité du cas indien réside toutefois dans l'influence qu'eurent, après l'Indépendance, sur les débats académiques les théories du « drainage des richesses » (*drain theory*) et de la désindustrialisation de l'Inde durant la colonisation. Celles-ci furent forgées à la fin du XIX^e siècle par le nationaliste Dadabhai Naoroji. Leur pertinence reste encore aujourd'hui très forte, du fait de l'adoption depuis les années 1990 d'une politique néo-libérale dans le pays. En témoignent les échanges soutenus qu'ont suscité les récents travaux de Tirthankar Roy. Ce dernier – sur un ton ouvertement admiratif vis-à-vis des politiques de libéralisation actuelles – a avancé que le colonialisme britannique avait favorisé l'ouverture de l'Inde, permettant globalement la « modernisation » de son économie¹⁴. Son analyse se fonde notamment sur une étude fouillée de la production textile artisanale qui montre qu'en dépit des importations britanniques, certains segments de ce marché sont parvenus à s'adapter et se sont par conséquent développés

11. Le premier prit place dans la région du Garhwal, dans l'Himalaya, au début des années 1970. Les villageois s'organisèrent pour lutter contre la déforestation. Le second débuta dans les années 1980 et visait à protester contre la construction de grands barrages sur la rivière Narmada qui entraînait d'importants déplacements de populations et impacts sur l'environnement.

12. L'ouvrage pionnier de cette veine a été l'étude de Ramchandra Guha, dont la réflexion a été largement stimulée par le mouvement Chipko : Ramchandra Guha, *The Unquiet Woods: Ecological Change and Peasant Resistance in the Himalayas*, Delhi, Oxford University Press, 1989.

13. On songe notamment à la polémique suscitée par l'ouvrage de Jacques Marseille : *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce*, Paris, Albin Michel, 1984.

14. Pour une introduction rapide à ce débat, voir les deux articles publiés dans la revue *Economic and Political Weekly (EPW)*, celui de Tirthankar Roy puis la réponse que lui font ses détracteurs de gauche : Tirthankar Roy, "The economic legacies of Colonial Rule in India, Another Look", *EPW*, volume 50, n° 15, 11 avril 2015 : <http://www.epw.in/journal/2015/15/special-articles/economic-legacies-colonial-rule-india.html> ; Arindam Banerjee and alii, "Historiography sans History. A response to Tirthankar Roy", *EPW*, volume 50, n° 35, 29 août 2015 : <http://www.epw.in/journal/2015/35/discussion/historiography-sans-history.html>.

durant la période coloniale¹⁵. L'article de Claude Markovits qui examine le rôle de l'Inde dans l'économie impériale du XIX^e siècle dresse un bilan argumenté de ces débats, en insistant sur les limites qu'ils rencontrent du fait du caractère lacunaire des sources disponibles.

Une autre particularité du champ historiographique indien, par rapport aux évolutions visibles en Europe, est la vitalité des travaux consacrés à l'histoire du travail¹⁶. Les premières recherches entreprises sur ces questions ont suivi les approches dominantes dans les autres parties du monde. Un certain nombre d'études s'inscrivait ainsi dans les théories de la « modernisation » et visait à expliquer ce qui était alors perçu comme des déviations indiennes par rapport à un modèle de développement capitaliste pensé comme unique (instabilité de la main-d'œuvre, son prétendu manque de culture du travail industriel, etc.)¹⁷. Un autre courant qui donna lieu à de nombreuses publications était influencé par le marxisme et l'engagement politique auprès de la classe ouvrière. Ces travaux – dont un certain nombre a été produit par des militants syndicalistes – se sont focalisés sur le développement des syndicats, les mobilisations ouvrières et la discussion des diverses stratégies adoptées par les partis ouvriers¹⁸. Les mobilisations du tournant des années 1960 et la remise en cause qu'elles entraînèrent des formes orthodoxes des partis de gauche reçurent un certain écho en Inde, favorisant notamment la réception des travaux d'E. P. Thompson et l'émergence durant les années 1970 et le début des années 1980 de travaux inspirés de cette veine¹⁹. Mais alors que dans le contexte de la chute des régimes de l'Est de l'Europe et le reflux de l'influence du marxisme, les études consacrées au monde du travail commencèrent à décliner en Europe, elles connurent en Inde, à partir des années 1990, un important renouvellement, notamment dans le sillage des travaux de Rajnarayan Chandavarkar²⁰. Les grandes grèves de 1982-1983 à Bombay et de 1989 à Kanpur, qui précédèrent la fermeture des usines textiles des deux villes, semblaient sonner le glas de la classe ouvrière organisée, ce

15. Tirthankar Roy, *Artisans and Industrialization: Indian Weaving in the Twentieth Century*, New Delhi, Oxford University Press, 1993.

16. Sur ce point, cf. les deux synthèses suivantes : Sumit Sarkar, "The return of labour to South Asian History", *Historical Materialism*, volume 12, n° 3, 2004, p. 285-313 et Rana Behal, Chitra Joshi et Prabhu Mohapatra, "India", in Joan Allen, Alan Campbell and John McIlroy (eds), *Histories of Labour, National and International perspectives*, Pontypool, Merlin, 2010, p. 290-314.

17. Un des meilleurs exemples de ce type d'études est celle de M. David Morris, *The Emergence of an Industrial Labour Force in India: a Study of the Bombay Cotton Mills, 1854-1947*, Berkeley, University of California Press, 1965.

18. Karnik Vasant Bhagwant, *Strikes in India*, Bombay, P. C. Manaktala and Sons, 1967.

19. Newman Richard, *Workers and Unions in Bombay, 1918-1929. A study of the Organisation in the cotton mills*, Canberra, Australian National University Monographs on South Asia, 1981 ; Chitra Joshi, "Kanpur Textile Labour: Some Structural Features of Formative Years", *Economic and Political Weekly*, volume 16, n° 44/46, 1981, p. 1823-38 ; Chitra Joshi, "Bonds of Community, Ties of Religion: Kanpur Textile Workers in the Early Twentieth Century", in *Indian Economic and Social History Review*, volume 22, n° 3, p. 251-80.

20. Rajnarayan Chandavarkar, *The origins of industrial capitalism in India: Business strategies and the working-classes in Bombay, 1900-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 ; et *Imperial Power and Popular Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

qui suscita la réaction de certain-e-s historien-ne-s. Refusant d'être « complices de la négation du droit des travailleurs à être sujets de l'histoire »²¹, ils/elles multiplièrent les travaux visant à exhumer les expériences ouvrières du passé²². Une association fut créée, l'*Association of Indian Labour Historians*, qui a tenu en mars 2018 sa douzième conférence internationale, tandis que des efforts étaient mis en œuvre pour constituer des fonds d'archives, notamment autour du *V. V. Giri National Labour Institute* à New Delhi²³.

Ce renouveau s'accompagna d'une grande réflexivité et notamment d'une remise en cause des dichotomies auparavant communément utilisées pour appréhender le monde du travail : secteur formel/secteur informel, lieu de travail/lieu de la vie quotidienne, urbain/rural, etc. Les deux derniers textes de ce dossier offrent un aperçu de ces nouvelles perspectives. L'article traduit de Chitra Joshi, originellement paru en 2012, traite du groupe des coureurs des postes. Outre une grande attention à la dimension physique et aux représentations liées au corps que sous-tend ce type de travail, l'auteure analyse les techniques mises en œuvre par les autorités coloniales pour assurer leur contrôle sur les coureurs et les moyens auxquels ces derniers ont recours pour s'y soustraire. En cela, cette étude est un bon exemple de la tendance récente à ne plus seulement étudier les formes organisées de la résistance des travailleurs (grèves, soulèvements, etc.) mais aussi ses formes quotidiennes. Quant à l'essai historiographique rédigé par Camille Buat, il s'attache à présenter une des approches thématiques les plus fécondes en termes de renouvellement du champ, à savoir les travaux sur les pratiques circulatoires des travailleurs et travailleuses.

Le tour d'horizon offert par ce numéro ne peut, bien sûr, prétendre à l'exhaustivité. Un champ aussi actif que les études sur le droit aurait, par exemple, mérité plus qu'un compte-rendu d'ouvrage. Il est en effet devenu un des points d'entrée privilégiés des questionnements sur la continuité des pratiques et de l'idéologie des autorités coloniales, ainsi que de ceux ayant trait à la consolidation des identités. Les textes proposés dans la rubrique « Le XIX^e siècle vu d'ailleurs » offrent quelques compléments, notamment sur les renouvellements permis par l'adoption d'une perspective globale de l'histoire des États princiers indiens, ou encore sur la remise en question du paradigme de la technologie pensée comme « outil de l'empire ». Observer ainsi depuis le sous-continent indien un autre XIX^e siècle aux césures chronologiques et

21. Chitra Joshi, *Lost Worlds, Indian Labour and its Forgotten Histories*, Delhi, Permanent Black, 2003, p. 3.

22. Dilip Simeon, *The Politics of Labour under Late Colonialism: Workers, Unions and the State in Chota Nagpur*, Delhi, Manohar, 1995 ; Leela Fernandes, *Producing Workers: The Politics of Gender, Class and Culture in the Calcutta Jute mills*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1997 ; Janaki Nair, *Miners and Millhands. Work, Culture and Politics in Princely Mysore*, Sage Publications, New Delhi, 1998.

23. La collection ainsi constituée comporte de nombreuses archives orales et archives liées aux grèves des années 1980 et 1990 : <http://www.vvgnli.gov.in/archive/collections>.

aux problématiques différentes permet ainsi d'enrichir nos questionnements sur cette période.

*

Pour illustrer ce dossier dédié à l'histoire de l'Inde au XIX^e siècle, nous avons choisi une image de couverture datant vraisemblablement de la première moitié du XX^e siècle, mais qui est issue d'une pratique attestée dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Ce portrait de groupe qui rassemble deux veuves et probablement leurs descendant.e.s, pris dans un studio comme le montre le décor peint à l'arrière-plan, appartient à une collection qui est en train d'être constituée par le projet *Studies in Tamil Studio Archives and Society* (STARS, <https://stars.hypotheses.org>)²⁴. Cette collection constitue une entreprise unique en Inde visant à documenter la production et la consommation courante de la photographie entre 1880, moment où les studios se diffusent en dehors des grandes villes, et les années 1980, lorsque la photographie couleur commence à se développer en Inde, affectant de manière importante leur économie. Jusqu'alors, l'effort de conservation a en effet porté sur la photographie coloniale produite par les Britanniques et sur la photographie de l'élite, notamment des cours princières. Le fonds comporte, pour le moment, très peu de clichés du XIX^e siècle, mais nous souhaitons attester, en publiant cette image, des possibilités ouvertes par ce type de sources en histoire des sociétés sous domination coloniale.

*Vanessa Caru est chargée de recherche au CNRS
– Institut Français de Pondichéry;
Fabrice Bensimon est Research Fellow à University College London*

24. Ce projet, à l'initiative de l'anthropologue Zoé Headley, est hébergé à l'Institut Français de Pondichéry et à présent financé par le programme *Endangered Archives* de la British Library. Il rassemble une équipe de photographes, de technicien.ne.s, d'anthropologues et d'historiennes : Zoé Headley, K. Ramesh Kumar, S. Mehela, J. Anandhajothi, K. Vinnoli, M. Arun, Sylvie Paquiry, Alexandra de Heering, Anne-Julie Etter et Vanessa Caru.